

# ALVARO MUTIS : « JE N'AIME PAS L'ÉPOQUE DANS LAQUELLE JE VIS »

Il a la voix portante d'un homme né pour les grands espaces et l'ample stature du terrien qu'il aurait pu être s'il n'avait perdu, pour cause de dictature militaire, l'hacienda familiale. Alvaro Mutis porte beau ses 69 ans passés au service de la littérature en général, de la poésie en particulier et, parce qu'il faut bien se nourrir, de sociétés diverses, tantôt Standard Oil et tantôt Picture Company, qui toutes lui firent parcourir le monde à la recherche de pétrole ou de contrats audiovisuels. Car Alvaro Mutis ne vit pas de sa plume. La volonté de rester « absolument libre d'écrire ce que je veux, où je veux, toujours » a fondé sa vie. Aujourd'hui, ce Colombien installé au Mexique depuis 1957, prix Médicis étranger en 1989, dès sa première traduction en français, pour *La Neige de l'amiral* (1), se dévoile à l'occasion de la parution de son roman *Ecoute-moi, Amirbar*, chez Grasset.

**LE FIGARO LITTÉRAIRE.** — Vous avez quitté la Colombie il y a longtemps. Cette hacienda perdue, avec ses plantations, ses femmes, son climat, reste omniprésente dans votre œuvre...

**Alvaro MUTIS.** — De 2 à 11 ans, j'ai vécu à Bruxelles, où mon père était diplomate. Chaque été, nous rejoignons l'hacienda de mes grands-parents. A la mort de mon père, nous y sommes retournés. Le paradis, aucune religion ne peut plus me l'offrir, parce que je l'ai connu alors, entre les caféiers et la canne à sucre, dans cette fameuse *tierra caliente*, là où les fleuves se joignent dans une profusion humide et végétale, au milieu des oiseaux, des fleurs et des gens enracinés dans cette nature... C'est, avec quelques paysages des plaines de Flandre, l'image paradisiaque grâce à laquelle j'écris.

— Il est vrai que vous êtes venu très tard au roman, en 1985 seulement. A quand remontent vos débuts en poésie ?

— J'avais 18 ans. Je sentais que je commençais à me libérer des influences littéraires qui m'avaient modelé. Une étoffe personnelle commençait à se tisser. C'était le moment.

— Quelles sont ces influences ?

— Baudelaire, bien sûr, et Rimbaud, et Nerval, et Saint-John Perse. Et Charles Dickens, qui m'a donné le désir d'écrire à mon tour. Et Proust, bien-sûr, Céline, Montherlant, Morand. Et Pablo Neruda, et les classiques espagnols tels que Quevedo ou Garcilaso de la Vega. Et Cervantes, évidemment, écrivain admirable, personnage tragique et, pour moi, un ami. Il y en a d'autres, que j'oublie forcément... Rilke, par exemple, Pessoa et une bonne partie des auteurs portugais.

— Vous oubliez aussi le prince de Ligne, le cardinal de Retz, tous ces témoins et acteurs de l'histoire dont les écrits accompagnent partout Maqroll et Gaviero, votre héros...

— Le témoignage direct de personnages qui ont vécu des moments décisifs de l'histoire intéresse beaucoup *el Gaviero*... et me passionne moi-même. Comme lui, je tiens les *Mémoires* du cardinal de Retz pour l'un des livres les plus intelligents qui aient jamais été écrits, un des plus froidement cyniques. A côté, lorsque je lis des ouvrages sur la politique actuelle, ce qui m'arrive rarement, ils me paraissent écrits par des enfants.

— Avec la poésie, l'histoire est l'une de vos passions. Pourtant, vous voyez en elle « un courant

« Je suis réactionnaire, oui. J'ai même essayé d'être un très bon réactionnaire, et chaque fois davantage. »

furieux » où le rôle tenu par les hommes est dérisoire. N'est-ce pas paradoxal ?

— Pourquoi ? Tel « grand » événement, tel « grand » homme ne changent pas grand-chose à la face du monde, c'est vrai, mais ce qui importe, c'est le courant lui-même, le dessin des vies, la tromperie des apparences.

— Et la politique ?

— Je me demande parfois si, quand j'étais enfant, on ne m'a pas opéré sans que je le sache, et si l'on ne m'a pas retiré du cerveau le lobe correspondant à la politique. Parce que ça ne m'intéresse absolument pas.

— Est-il exact que vous n'avez jamais voté ?

— Jamais, non. Je ne crois pas en la politique. Ça peut sembler curieux, puisque je m'intéresse au coup d'État du 18 Brumaire, qui fut de la politique à un moment donné. En fait, je ne suis pas d'accord avec l'époque dans laquelle je vis. Je ne l'aime pas.

— Vous n'aimez guère, non plus, « le sinistre et mesquin XIX<sup>e</sup> siècle », comme vous l'appelez dans « *Écoute-moi, Amirbar* »...

— N'est-ce pas Léon Daudet qui l'appelait « siècle stupide » ?

— A propos, ne vous accuse-t-on pas, souvent, d'être réactionnaire ?

— Je suis réactionnaire, oui. J'ai même essayé d'être un très bon réactionnaire, et chaque fois davantage. Parce que je sens que je dois réagir contre l'horreur du monde qu'on est en train de nous fabriquer, où l'on n'a plus le choix qu'entre vivre dans un gigantesque supermarché vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ou vivre dans un goulag ; un monde assez insensible pour regarder avec une distance élégante ce qui arrive en Yougoslavie. Ce monde moderne où toute valeur est niée à l'être humain, c'est tellement horrible... que ça explique sans doute mon désintéret pour la politique.

— Même pour la politique de l'Amérique latine ?

— L'Amérique latine a cent cinquante ans. A l'échelle de l'histoire, ce n'est rien. Nous ne savons même pas encore qui nous sommes. Nous sommes à peine en train de naître, et déjà nous avons la pression de l'extérieur qui exige de nous une politique absolument mûre...

Tous ces phénomènes terribles, en Colombie par exemple, la guérilla qui reprend, les attentats, etc. : ce sont des phénomènes de naissance. C'est douloureux de naître, c'est difficile...

— Venons-en à Maqroll et Gaviero, qui hante vos romans et vos poèmes. Quand et comment est-il apparu ?

PROPOS  
RECUEILLIS  
PAR  
LAURENCE  
VIDAL

— J'avais besoin d'un personnage ayant l'expérience de la vie, quelqu'un qui pouvait avoir la notion de l'échec, du désastre qu'est toute action humaine, qui pouvait aborder ces thèmes qui auraient paru grotesques dans la bouche du tout jeune homme que j'étais.

— Vous aviez donc, tout jeune, cette conscience de l'échec ?

— Enfant, je croyais que l'Europe était mon pays pour toujours. A douze ans, il a fallu en partir. Ce fut un arrachement. Le sentiment de la vanité des actions humaines ne m'a plus quitté depuis.

— Ce qui explique Maqroll...

— Oui et non. Car ces personnages ne s'inventent pas innocemment. S'il a commencé par être une sorte d'alter ego, Maqroll s'est mis, peu à peu, à prendre ses distances. Soudain, je me suis aperçu que cet homme était animé. C'est là que j'ai écrit *La Neige de l'amiral*, histoire de savoir ce qu'il avait à me raconter. J'étais très sceptique sur ce que cela pourrait donner... Et ça a donné un roman. C'était en 1986. Depuis, des histoires s'imposent. Chaque fois, je crois que Maqroll est mort. Chaque fois, il revient...

Quand j'écrivais *Amirbar*, il m'est arrivé de me réveiller la nuit en croyant presque entendre sa voix me reprocher d'avoir mis dans sa bouche une phrase qui n'était pas de lui... mais de moi !

— Vous n'avez pas le même langage, mais vous partagez quand même quelques idées...

— Oui. Les principes qui dirigent la vie de Maqroll sont les miens.

— Êtes-vous monarchiste, comme il semble l'être ?

— Je suis gibelin, monarchiste et légitimiste, c'est vrai. La monarchie fut une institution exemplaire. Le *Primus entre pares* qui devient le protecteur et le créateur d'une notion de pays face aux barons abusifs et aux marchands : ça me paraît merveil-

leux. Qu'en plus, cela ait une image d'ordre transcendant me semble nécessaire et évident. Pour moi, c'est une espèce de nostalgie qui n'a pas d'application dans le présent, mais à laquelle je tiens.

— Fataliste, naviguant de mésaventure en fiasco avec une égale philosophie, votre Maqroll est persuadé qu'un ordre caché préside à toute destinée. Croyez-vous, vous aussi, à cet ordre mystérieux ?

— Comment ne pas y croire ? Il est tellement évident que tout s'inscrit à l'intérieur d'un ordre dont nous ne saisissons qu'une infime partie. Il faut avoir foi en cet ordre, le laisser agir, ne pas tenter de le rationaliser, le canaliser, l'ordonner et le diviser en compartiments étanches. Parce qu'alors ça se termine en jacobinisme, en guillotine, en goulag ; c'est la folie, la bureaucratie, la police, les militaires... l'horreur.

— Chacun des voyages, chacune des tribulations de Maqroll est

comme une métaphore du destin de l'homme. Ce destin, thème central de votre œuvre, pourriez-vous le définir ?

— C'est la question à cinq millions de dollars !... Disons que l'important ne me semble pas de démêler les signes que forme notre destin, mais de savoir que ce destin existe, et de s'abandonner avec une certaine innocence à ses mandats et à ses signes. Penser, comme le prétend Aristotèles, que l'homme est l'architecte de son propre destin, placer une foi aveugle dans la volonté, c'est une erreur immense. Elle a conduit les hommes aux pires aberrations.

— N'est-ce pas une vision un peu ésotérique ?

— J'ai pour l'ésotérisme un rejet absolu. Mais je sais qu'existe quelque chose qui nous dépasse, un mystère que j'appelle Dieu, que d'autres peuvent appeler autrement. A nous de créer une disponibilité, et non de refermer les portes avec des idéologies strictes et asphyxiantes qui finissent toujours dans l'absence de liberté et la stupidité.

(1) Parus en 1989 aux éditions Sylvie Messinger. *La Neige de l'amiral*, Ilona vient avec la pluie et *La Dernière Escale* du tramp steamer existent aujourd'hui dans la collection « Cahiers rouges » de Grasset. Ont paru depuis : *Un Bel Mort*, 1990, *Le Dernier Visage*, récits, 1991 et, ce mois-ci, *Écoute-moi, Amirbar*. A paraître en mars 1993, toujours chez Grasset, l'œuvre poétique complet d'Alvaro Mutis.



Alvaro Mutis : « Croire que l'homme est l'architecte de son propre destin est une erreur immense. » (Photo Louis Monnier.)

## Fatalisme pudique

Les lecteurs dont la route a une fois croisé celle de Maqroll el Gaviero n'ont pas pu l'oublier. Poète fantôme, grand lecteur de classiques, gabier rivé à son mât de misaine et de misère, les yeux fixés sur des lointains où la mort est la seule issue sûre, Maqroll est ce non-héros fait de tendresse et d'absence qu'Alvaro Mutis promène de port en port dans ses poèmes et ses romans.

A la fin d'*Un bel morir*, on croyait mort le *desperado*. Voilà qu'avec *Ecoute-moi Amirbar* il ressurgit, fort mal en point il est vrai, et évoque au cours d'une convalescence quelques fragments de ses errances vers d'improbables buts, de ses espoirs vains et de ses inéluctables naufrages. Cette fois, il s'agissait de découvrir de l'or dans une mine appelée la Bourdonnante — à cause de la plainte du vent dans ses lugubres labyrinthes. De déconvenue en échec, Maqroll, comme toujours, y perdra ses maigres biens et manquera y perdre la vie. Mais là ne réside pas l'essentiel. Comme toujours chez Alvaro Mutis, l'essentiel, c'est la sobriété lanci-

nante des phrases, c'est le fatalisme pudique, c'est la silhouette de femmes qui ne font que passer et dont le souvenir, pourtant, se grave à jamais dans les mémoires, chacune tout à la fois animal et déesse, sensualité triomphante et bon sens terrien, pour l'éternité. Comme le sont Flor Estevez, Ilona et Amparo Maria, les trois amours de Maqroll. Comme l'est Warda, cette Yseult moderne, dont la silhouette pâle s'échoue, avec le vieux cargo qui donne son nom au roman, dans *La Dernière Escalade du tramp steamer*, épuisé depuis deux ans, et heureusement réédité ce mois-ci par Grasset.

L. V.

---

### ECOUTE-MOI, AMIRBAR

D'ALVARO MUTIS  
TRADUIT PAR  
FRANÇOIS MASPÉRO

Grasset, 100 F.

---

### LA DERNIÈRE ESCALADE DU TRAMP STREAMER

D'ALVARO MUTIS  
TRADUIT PAR  
CHANTAL MAIROT

Col « Cahiers Rouges »,  
Grasset, 44 F

---